Les panneaux de signalisation du code de la route : des écrits non linéaires ?

Road signs: a case of non-linear writing?

Agathe Cormier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4634>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Agathe Cormier, « Les panneaux de signalisation du code de la route : des écrits non linéaires ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 69 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4634>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Les panneaux de signalisation du code de la route : des écrits non linéaires ?

Road signs: a case of non-linear writing?

Agathe Cormier

Introduction

- 1 Aborder les panneaux de signalisation du code de la route comme un système de signes non linguistiques ne permet pas de rendre compte de manière satisfaisante des unités linguistiques qui s'y trouvent pourtant réalisées. À l'inverse, si l'on ne considère que ces unités linguistiques, on ne peut rendre pleinement compte de l'intégralité du message transmis, d'autant que certains signaux ne présentent aucun segment linguistique. L'imbrication entre sémiologie linguistique et autres sémiologies est telle que pour aborder les panneaux dans une perspective discursive et textuelle il convient d'adopter une conception sémiolinguistique de l'écrit (voir Anis 2000). Peut-être précisément parce que le matériau linguistique y apparaît comme en retrait, les panneaux ne peuvent être analysés que si l'on appréhende toutes les dimensions du texte écrit, aussi bien linguistiques que graphiques. Mais les panneaux sont-ils des textes ? Leur hétérogénéité sémiotique, leur mode d'organisation spécifique et leur mode de lecture soulèvent des problèmes qui complexifient d'abord toute tentative de réponse. Ce sont ces problèmes que nous proposons ici de soulever.
- 2 En considérant d'abord les panneaux comme des objets discursifs visuels, nous examinerons dans quelle mesure ils mettent en œuvre un système de communication linguistique. Nous verrons ensuite que la dimension visuo-spatiale de l'écrit confère un rôle signifiant au support et aux paramètres de présentation visuelle du texte. Nous nous attarderons par la suite sur la manière dont l'hétérogénéité sémiotique des panneaux, leur multimodalité, interroge leur statut textuel, du point de vue de la composition des panneaux, mais aussi du point de vue de leur mode de lecture. Il

apparaîtra alors que ce mode de lecture est déterminé par la finalité pratique des panneaux et qu'il implique un régime de textualité particulier. Enfin, nous verrons que ce régime de textualité met en question la linéarité du discours écrit, aux différents niveaux de son articulation.

1. Les panneaux : des objets discursifs visuels

- 3 Dès 1970, Mounin remarque que dans les panneaux de signalisation routière « l'intention de communiquer au sens linguistique et sémiotique du terme est manifeste » (1970 : 155), mais il les appréhende comme un « système de communication non linguistique », dont il montre cependant qu'il n'est qu'« apparemment simple » (1970 : 168). L'expression de la communication est en effet d'une extrême brièveté et semble principalement prise en charge par des éléments non linguistiques. Ainsi les panneaux se présentent sous des formes et des couleurs variées, qui indiquent le type d'information véhiculée et la nature de la contrainte que le message exerce : par exemple, une forme ronde indique une obligation ou une interdiction, un triangle un danger ou une priorité (selon son orientation), un fond bleu une obligation, une indication ou une direction (selon la forme du panneau), un fond jaune une indication temporaire, etc. :

[1]

[2]

[3]

[4]

[5]

[6]

[7]

- 4 Par ailleurs, un système de flèches variées met en rapport les informations données dans le panneau avec l'espace physique dans lequel il est installé :

- 5 On remarque également des pictogrammes, qui peuvent par exemple indiquer la catégorie d'usagers concernée par une prescription, et des chiffres, souvent associés à des noms d'unités de mesure abrégés¹. La communication est donc principalement prise en charge par des éléments non linguistiques, mais l'on remarque que le matériau linguistique est loin d'être absent. Si la moitié des panneaux de notre corpus² ne présentent que des pictogrammes ou des flèches, un tiers environ contiennent au moins un mot. Certains présentent même une combinaison de mots et de pictogrammes pour former des syntagmes hybrides :

- 6 L'information linguistique est souvent réduite à un nom – notons que près de la moitié des panneaux contenant au moins un mot comportent presque exclusivement des noms propres – et se compose principalement de phrases averbales. Mais plusieurs phrases averbales peuvent se combiner au sein d'un panneau entre lesquelles s'établissent alors des rapports logiques complexes en l'absence de marqueurs de liaison syntaxiques.
- 7 La parcimonie et l'économie avec lesquelles les panneaux utilisent les mots sont corrélées à une ponctuation noire quasiment absente, du moins dans ses fonctions habituelles de segmentation et d'organisation du texte. La virgule arithmétique permet d'exprimer des nombres décimaux, un point ou un tiret peuvent éventuellement relier deux nombres, les deux points se trouvent entre un verbe à l'infinitif et son complément. Les segments linguistiques s'organisent davantage dans leur juxtaposition les uns aux autres à la surface du panneau. On remarque en effet une abondance de ponctuation blanche (espaces, retours à la ligne, retraits, marges, alignements, etc.) qui organise et structure l'information linguistique et supplée la syntaxe. Le matériau linguistique est ainsi soumis à une segmentation typographique qui distingue parfois plusieurs modules au sein d'un même panneau, comme en [15], et le panneau lui-même, en tant que support de communication, opère la segmentation d'une unité qui peut intégrer un ensemble complexe. Ainsi plusieurs panneaux peuvent être combinés sur un même poteau, comme en [16], ou se répondre dans leur succession, comme en [17].

[15]

[16]

[17]

- 8 L'information visuelle semble donc primer sur l'information linguistique mais l'on remarque également que quand information linguistique il y a, celle-ci s'organise d'une manière particulière : les phénomènes de discontinuité et les opérations de segmentation du texte se manifestent essentiellement dans la ponctuation blanche et par une organisation de l'information en modules plus ou moins in(ter)dépendants. Le texte s'organise ainsi en mettant à profit la dimension visuelle de l'écrit et en exploitant toutes les ressources signifiantes qui en découlent.

2. Primauté de la dimension visuelle dans l'écrit

- 9 Contrairement à l'oral, à l'écrit « la phrase occupe (...) l'espace plutôt que le temps » (Edeline 1999 : 202). Autrement dit, le texte écrit est « une entité visuelle » (Vandendorpe 1999 : 61). Ce changement de dimension implique de rendre compte du rôle de la présentation matérielle et visuelle du texte dans son interprétation. En effet le texte écrit se présente avant tout comme un objet matériel. Avec le développement des nouvelles technologies de traitement et de transmission de l'information, à l'heure de la généralisation des téléphones intelligents, des tablettes, des ordinateurs et surtout d'internet, le mode d'accès aux textes et leur matérialité sont soumis à une diversification florissante qui éveille l'intérêt grandissant des linguistes. Alors que le support sur lequel se trouve inscrit un texte tend à se « dématérialiser », son rôle signifiant paraît prendre de l'ampleur.
- 10 Mais la question de la matérialité du support se pose dès les origines des écritures, comme le montre une étude des tablettes hittites réalisée par Klock-Fontanille. Elle y remarque que « le support génère du sens. Il permet à des "tracés" d'accéder au statut de "signes" » (2005 : 32). Ainsi la « portion de matière » (2005 : 33) qui sert de support matériel au texte fait sens et signe ; dans le cas des panneaux de signalisation, l'objet métallique biface aux formes et aux couleurs caractéristiques que l'on rencontre planté sur les bords de route s'identifie comme énonçant une prescription ou une indication relative à la circulation routière et émanant d'une autorité publique. Cette corrélation

entre un support matériel et un contenu énonciatif déterminés est garantie et renforcée par le fait qu'un texte juridique fait du premier le support exclusif du second³.

- 11 Sur cette portion de matière, une surface est délimitée dans laquelle s'organise le message. Le mode d'organisation de ce « support formel » est défini comme « une syntaxe qui fait sens (cadres, repères, directions, etc.) » (2005 : 33). Sur les panneaux, seule une face du support matériel est marquée, ce qui correspond à leur fonctionnement pragmatique : le récepteur se trouve dans un mouvement unidirectionnel par rapport au panneau. Le texte y est ainsi par excellence « consubstantiellement lié à son support de lecture » (2005 : 30). Il convient donc de « considérer le support comme un élément de la construction de la signification » (2005 : 43), et d'« appréhender le support *et* le texte comme des objets sémiotiques d'écriture » (2005 : 44). Comme le remarque Anis, les « éléments substantiels et matériels », « les formes graphiques » constituent « un corps signifiant intégré aux isotopies textuelles » (1983 : 89). Ainsi les caractéristiques matérielles et visuelles du texte, sa mise en forme, ce qu'on peut appeler généralement sa typographie, jouent un rôle important dans son interprétation et doivent à ce titre être intégrées à son analyse linguistique. Védénina (1989) consacre d'ailleurs un ouvrage entier à montrer la « pertinence linguistique de la présentation typographique ». Non seulement la forme et l'organisation des segments linguistiques est signifiante, mais c'est aussi l'ensemble de l'espace graphique, intégrant éventuellement des écritures non linguistiques et des images, qui joue un rôle signifiant :

« La notion d'*espace graphique* permet d'appréhender à la fois le support de l'écrit et les codes graphiques qui permettent à l'écrit d'y faire sens. La notion d'espace graphique ouvre la voie à une *graphématique élargie* (Hébrard 1983) et de plusieurs manières : elle crée une continuité entre le graphème ponctuo-typographique et le foisonnement de mises en page et en espace – en d'autres termes entre la linguistique de l'oral et la sémiotique scripturale ; à travers l'ambivalence du terme « graphique », elle rappelle le lien parfois distendu mais jamais rompu entre le texte et l'image ; elle permet une approche de l'écrit dans toute sa diversité, c'est-à-dire intégrant les écritures non linguistiques et les images ; enfin elle peut être exploitée aussi bien pour la description d'un écrit particulier, d'un type d'écrit spécifique ou d'un domaine plus vaste, ce qui nous rapproche de la sémiologie textuelle. » (Anis 2000 : 6-7)

- 12 Cette notion d'espace graphique, dans la mesure où elle envisage la langue écrite dans sa substance visuelle, permet tout particulièrement d'appréhender la complexité textuelle des panneaux de signalisation et de rendre compte de leur hétérogénéité sémiotique, c'est-à-dire de la combinaison entre signes linguistiques et autres signes visuels.
- 13 Il nous semble que contrairement à ce que suggérait Mounin, le système des panneaux n'est pas qu'un système sémiologique non linguistique. Cependant nous convenons volontiers avec lui que ce système est loin d'être *simple* : non seulement l'étude des panneaux de signalisation doit intégrer l'analyse des signifiants linguistiques qu'ils contiennent, mais elle doit aussi analyser ces signifiants linguistiques dans leur combinaison avec des signifiants non linguistiques pour former des messages complexes. L'expression de ces messages exploite donc les possibilités visuelles de l'écriture, mais les panneaux sont-ils pour autant des textes écrits ?

3. Le statut textuel des panneaux de signalisation routière en question

3.1. Un problème de compositionnalité ou un problème d'échelle ?

- 14 La routine récurrente des panneaux implique que chaque actualisation d'un panneau opère chez le lecteur un rappel et ne constitue pas pour lui une découverte, même si l'indication qu'il reçoit s'applique à une situation spatio-temporelle inédite. La compréhension des panneaux résulte en effet d'un apprentissage, et tous les types de panneaux et de contenus sont censés être connus du lecteur. Mounin remarque à ce propos qu'il convient de distinguer le moment de l'apprentissage de la signalisation routière, où le code est présenté en décomposant les signaux, « et celui du conducteur après 10 000 kilomètres, où ce serait aux psychologues de dire comment les signaux sont perçus – probablement comme des *Gestalten* globales, inanalysées, aussitôt oubliées peut-être que perçues, peut-être même devenues purs déclencheurs de réflexes » (1970 : 156-157).
- 15 Un panneau ne serait donc pas perçu comme un ensemble compositionnel, dont l'analyse permettrait l'interprétation globale, mais comme une unité renvoyant directement à une signification fixe. La compositionnalité de ces messages serait tellement intériorisée que leur interprétation – ou du moins l'adoption d'un comportement adéquat étant donné la situation spatio-temporelle de réception – n'impliquerait plus l'analyse de ses constituants discrets. Cette idée semble surtout valable pour les panneaux ne comportant aucun signifiant linguistique, ou comportant des unités linguistiques acquérant en quelque sorte un statut logographique. Des panneaux plus complexes, tels les exemples [9] ou [15], impliquent bien une lecture du texte, une analyse de sa composition pour en déterminer la signification globale. C'est le cas également des ensembles combinant plusieurs panneaux, comme en [6], [7], [8], [16] ou [17].
- 16 Si l'on considère les panneaux en tant qu'objets isolés, la question de leur textualité se heurte au problème de leur compositionnalité. Peut-être convient-il alors de poser à une échelle différente la question de l'extension du texte et de la segmentation des unités textuelles.

3.2. Cohésion et textualité

- 17 Mais restons encore au niveau du panneau pour le confronter aux dix principes de textualité proposés par Adam à l'occasion d'une conférence intitulée « Qu'est-ce qu'un texte ? » (2013). Le premier principe présente le texte comme « le lieu de manifestation des langues » et le second comme « le lieu où les énoncés font sens ». Le troisième stipule que le texte « n'est pas un objet naturel, mais un produit *génétique*, *éditorial*, *citationnel*, *traductorial* dépendant d'un support (médium) ». Le quatrième lie tout « *effet de textualité* » à un « *effet de généricité* ». Le cinquième pose qu'un texte « répond aux exigences de *cohésion* si toutes les phrases qu'il comporte sont acceptées comme des *suites co-textuelles possibles* ». Le sixième présente le texte comme « un équilibre entre les nécessités de *répétition-reprises* et le besoin de *progression informationnelle* ». Le septième définit le texte « en *tension entre continuité (liages de niveaux différents) et discontinuité (segmentation par la ponctuation noire et blanche)* ». Le huitième pose comme

condition qu'une « suite d'énoncés liés (voire verbo-iconiques) » apparaisse « comme formant un tout ayant début et fin ». Enfin, le neuvième présente le texte comme « un équilibre entre dit et non-dit (de l'implicite à l'intertextualité) », tandis que le dixième le présente comme « un équilibre entre les forces cohésives-centripètes de la textualité et les forces centrifuges de la transtextualité ».

- 18 Bien que le matériau langagier soit limité, les panneaux sont bien un lieu de manifestation de la langue française, où les énoncés – même hybrides – font sens. De plus, un panneau exprime une intention de communication, il répond à des règles de production matérielles et formelles (énoncées notamment dans la Convention), son édition est prise en charge par des sociétés spécialisées et agréées, et son support est intrinsèquement lié au message qu'il véhicule. Par ailleurs, les paramètres du support matériel, la délimitation du support formel et l'organisation mais aussi le contenu de l'espace graphique identifient le texte comme relevant du genre des panneaux de signalisation routière : il y a bien *effet de genericité*, reste à déterminer à quel niveau considérer un *effet de textualité*.
- 19 Les choses se compliquent justement à partir du cinquième principe, concernant la cohésion et la progression textuelles. En effet, les panneaux comportant plusieurs phrases sont relativement restreints, ils sont généralement réduits à un seul énoncé, voire à un message non linguistique. Néanmoins, lorsque le cas se présente, les six derniers principes semblent bien mis en œuvre.

[18]

- 20 Dans ce panneau, par exemple, les différentes phrases présentent une cohésion certaine. Leur succession fait progresser l'information à travers un jeu de reprises implicites : la réglementation du stationnement concerne les caravanes sur la commune de Fontaine la Rivière, et ce sont les conducteurs de caravanes souhaitant y stationner qui sont invités à s'adresser à la mairie de la commune en question. La continuité du texte est de plus affectée par des phénomènes de discontinuité qui consistent ici dans la juxtaposition des différents éléments d'information, phrases et pictogramme, les uns au-dessous des autres et sont donc essentiellement réalisés par la ponctuation blanche. Le texte ainsi formé apparaît comme un tout ayant début et fin, délimité par l'espace graphique. Ce texte contient des renvois intratextuels implicites, on l'a vu, mais il présuppose également d'autres textes, à savoir des textes juridiques comme la Convention ou le Code de la route, dont il rappelle la réglementation. Enfin, non seulement ce panneau constitue un ensemble cohésif, mais il ouvre sur d'autres textes, par exemple celui que la mairie invoque ou que l'officier public prononce pour signifier aux conducteurs de caravanes les règles de stationnement dans la commune concernée.
- 21 Plusieurs problèmes subsistent néanmoins, par lesquels les panneaux résistent à la qualification de textes. D'abord, nombre de panneaux ne présentent aucun segment

linguistique : ils ne manifestent pas une langue particulière mais plutôt un code sémiotique international et même lorsqu'ils contiennent des segments linguistiques, ceux-ci sont combinés à d'autres sémiologies hétérogènes. L'hétérogénéité sémiotique est telle que la sémiologie linguistique semble en retrait et comme accessoire dans l'expression de la communication. Mais le problème le plus important semble être celui de l'identification des unités textuelles. Si l'exemple [18] peut être considéré comme formant un texte, parmi les autres exemples présentés, plusieurs ne sauraient fonctionner isolément. C'est le cas des exemples [12] à [14], qui s'adjoignent à un panneau d'interdiction (ne comportant aucun segment linguistique). Le panneau de l'exemple [1], quant à lui, fait suite au panneau d'obligation d'allumer ses feux. De même, le panneau de l'exemple [4] est lié à celui qu'il annonce, à savoir un panneau indiquant de céder le passage à l'intersection. Celui de l'exemple [7] est également lié à d'autres panneaux qu'il indique de suivre et qui contiennent le segment *Dév. 2*. Et que dire de l'ensemble des panneaux de l'exemple [17], qui se succèdent sur le bord d'une autoroute tout en formant une unité textuelle complexe, où le contenu de chacun est lié à celui du panneau suivant ou précédent ?

- 22 Il apparaît ainsi que la question de la textualité des panneaux est tributaire d'une autre question : celle de l'extension du texte et de sa segmentation. Avant d'aborder cette dernière, il nous semble utile de revenir à la première en l'examinant non plus du point de vue de l'organisation textuelle mais du point de vue de la lecture.

3.3. Une activité de lecture subordonnée à une activité pratique

- 23 Un panneau déclenche certes des processus interprétatifs, mais est-il vraiment lu pour autant ? Le premier problème, à nouveau, est que beaucoup de panneaux ne présentent aucun segment linguistique. Vandendorpe remarque cependant que l'on ne peut pas « rabattre la lecture sur le seul matériau langagier, car on peut très bien lire autre chose que du texte » (1999 : 140). En effet la lecture d'un graphique ou d'une carte géographique, où le « matériau langagier » est en retrait, consiste à « mettre en relation des données codées en vue de produire du sens » (1999 : 140). Or ces données codées sont de différents ordres. Toutefois s'il considère comme « méthodologiquement valide d'extrapoler à un support non linguistique l'activité de lecture » (1999 : 118), tout objet de lecture n'est pas nécessairement un texte pour Vandendorpe, et il préfère « recourir au concept de *pseudo-texte* pour désigner tout objet de nature non linguistique dont la configuration se prête à des opérations de lecture » (1999 : 111). Plus, il propose de restreindre le terme de lecture et d'en exclure des objets sémiologiques incluant pourtant du matériau langagier. Ainsi hésite-t-il « à décrire le consommateur en train de déambuler dans un centre commercial comme un "lecteur", même si celui-ci est amené à lire des étiquettes de produits ou des noms de magasins » car le lecteur est pour lui, « par essence, quelqu'un qui se consacre, pour une durée déterminée, à la perception, à la compréhension et à l'interprétation de signes organisés en forme de message » (1999 : 222). Certaines activités impliquant pourtant la réception de signes linguistiques, parmi lesquelles la navigation sur internet, ne sont donc pas considérées par Vandendorpe comme des activités de « lecture au sens plein » (*ibid.*).
- 24 L'analogie entre les exemples de « pseudo-textes » cités par Vandendorpe et les panneaux de signalisation du code de la route est possible. Si, d'une part, « en dehors

d'une réalisation purement linguistique et écrite, c'est-à-dire d'un assemblage de lettres, de mots, de phrases et de paragraphes » il s'agit plutôt d'un pseudo-texte, c'est-à-dire d'un « objet de nature non linguistique susceptible, en fonction de sa structure, de se prêter à des opérations de lecture » (1999 : 118), et si, d'autre part, certaines réalisations écrites ne se prêtent pas vraiment à ce que Vandendorpe appelle lecture, le statut textuel des panneaux semble devoir être mis en doute.

- 25 Néanmoins, et même en admettant de restreindre un texte à un assemblage de phrases et de paragraphes, le conducteur qui entreprend un trajet sur la route répond bien à la définition du lecteur proposée par Vandendorpe (voir ci-dessus). Il est en effet invité à se montrer attentif aux différents signaux qui jalonnent son parcours et à y réagir de manière adéquate et il est à ce titre le récepteur des messages que lui envoient les autorités publiques. Cette activité de lecture des panneaux mais aussi de la route voire du paysage est corrélée à l'activité qui consiste à circuler dans l'espace public, et même fortement encouragée pour ne pas contrevenir aux règles de circulation. En vertu même de la définition de la lecture que donne Vandendorpe, il nous semble que conduire sur les voies de circulation publiques consiste en partie dans une activité de lecture, même si ce n'est pas à titre principal, tout autant, d'ailleurs, que faire du shopping. Il nous semble en effet que c'est un trait saillant de ce qu'on appelle société de l'écrit, non que les individus y soient nécessairement friands de livres, mais qu'ils soient abreuvés de messages écrits de toutes sortes dans toutes sortes de circonstances, des messages qui, même et peut-être surtout lorsqu'ils combinent différentes sémiologies, impliquent de la part de l'individu la maîtrise de l'écriture de sa langue.
- 26 La raison pour laquelle Vandendorpe refuse d'accorder le statut de textes à des étiquettes, des enseignes ou autres panneaux semble être en définitive le fait que l'ensemble qu'ils forment ne présenterait pas de cohésion : nous retrouvons ainsi le problème soulevé plus haut, à savoir celui de la segmentation des unités textuelles et de l'échelle à considérer pour établir le texte. Mais un autre problème apparaît encore à l'examen du statut textuel des panneaux.

3.4. Tension entre linéarité et spatialisation

- 27 Au sein d'un panneau, des unités sémiotiquement hétérogènes sont juxtaposées dans l'espace. L'expression et la combinaison de ces unités exploitent toutes les ressources de l'espace graphique. Les panneaux représentent ainsi des « unités-messages, segmentables elles-mêmes en unités plus petites » (Mounin 1970 : 157). Or ces unités ne sont pas linéaires, ou plus précisément, elles ne présentent pas une organisation linéaire. Ce caractère non linéaire concerne les unités non linguistiques mais aussi les unités linguistiques présentes dans les panneaux. L'organisation spatiale de ces signifiants linguistiques est en effet fortement contrainte et dessine une syntaxe originale, qui est marquée par la mise en espace de ces signifiants linguistiques, comme l'illustrent les exemples suivants :

- 28 Si en [19] la phrase injonctive peut parfaitement figurer sur une même ligne avec à la rigueur une virgule après *sécurité* pour la rendre moins abrupte, cela n'aurait aucun sens de vouloir faire figurer tous les noms de l'exemple [9] sur une même ligne. Dans les deux derniers panneaux de l'exemple [17], une telle tentative produirait un énoncé agrammatical, et en [18] il faudrait non seulement ajouter de la ponctuation noire mais aussi intégrer le pictogramme, en se demandant à quel titre. En [15] les signifiants linguistiques sont compartimentés, ce qui n'est pas le cas en [5] par exemple, alors que la structure syntaxique est similaire. En [20] enfin, la juxtaposition spatiale opère une thématization du nom *Éguzon* et identifie *village étape* comme une prédication descriptive. On remarque de plus que la segmentation par retour à la ligne de syntagmes qui admettraient une seule ligne ou une seule émission de voix tient compte des contraintes matérielles du support mais aussi de la composition de ces syntagmes et de la signification du message. Dans le premier panneau de l'exemple [17], le retour à la ligne sépare ainsi le déterminant de son nom et le nom de son complément du nom, et ce faisant met en valeur, assisté par la taille des caractères, le thème de la prescription exprimée : la distance de sécurité. En règle générale toutefois, il semble que les contraintes spatiales du support déterminent la segmentation de syntagmes opérée par le retour à la ligne – mais est-il encore pertinent de parler de retour à la ligne ? On a plutôt une juxtaposition de haut en bas qu'un déroulement linéaire.
- 29 Que l'on examine la composition des panneaux, qu'on les confronte aux principes de textualité proposés par Adam, que l'on s'interroge sur leur mode de lecture ou sur leur linéarité, la même question se pose : celle de l'extension et de la segmentation textuelles, autrement dit celle de l'échelle à considérer pour établir le texte des panneaux. Un détour par l'examen de la finalité pratique des panneaux et de leur mode de lecture particulier permet d'envisager des pistes de réponse.

4. Finalité pratique et mode de lecture particulier

- 30 Les panneaux de signalisation sont situés en bord de route « pour signifier une prescription ou donner une information aux usagers de la route » (Convention, art. 3). Il s'agit de textes à finalité pratique, « qui visent à régler un comportement » (Adam 2001 : 11) et se trouvent « à la jonction entre action verbale et action dans le monde » (2001 : 26). L'une des particularités énonciatives de ce système de communication est en effet que « les récepteurs n'ont habituellement pas lieu de répondre aux messages émis autrement que par un comportement non sémiologique – un comportement qui n'est pas à son tour un message, mais un acte » (Mounin 1970 : 156). On a donc affaire à des textes qui visent à réguler une activité pratique, à savoir la circulation routière. Il apparaît ainsi que l'activité pratique qui consiste à circuler sur la voie publique

implique une activité de lecture, plus ou moins secondaire. Et du fait de leurs fonctions socio-discursives, les panneaux sont soumis à un mode de lecture particulier.

- 31 Le lecteur avance à la rencontre des panneaux tandis que ceux-ci défilent devant lui. Le lecteur et le panneau se trouvent ainsi dans un mouvement relatif l'un par rapport à l'autre. Autrement dit, la lecture des panneaux est cinétique. Par ailleurs, bien qu'il s'agisse d'un texte écrit qui se développe comme on l'a vu dans une dimension spatiale, on y retrouve les « trois contraintes fondamentales qui caractérisent l'oral » (Vandendorpe 1999 : 16), c'est-à-dire l'impossibilité pour l'auditeur « de déterminer le moment de la communication », d'en maîtriser le débit et de retourner en arrière (1999 : 15). Le récepteur est en effet censé se trouver dans une attention constante aux panneaux qui jalonnent son parcours, sur l'apparition desquels il n'a aucune prise puisqu'ils viennent à lui autant qu'il avance vers eux. Le récepteur ne peut non plus s'arrêter à son aise pour examiner un panneau, sauf dans certains cas où il ne dispose pas non plus alors d'un temps illimité. Le temps de réception des panneaux est donc relativement court, ce qui conditionne d'ailleurs l'espace et les termes dans lesquels s'exprime le message. De plus, le récepteur n'a pas seulement affaire à des panneaux isolés mais à une succession de panneaux qui défilent à sa rencontre selon un ordre imposé, sans possibilité de retour en arrière. Autrement dit, les panneaux sont soumis à une lecture à la fois cinétique et séquentielle.
- 32 Le mode de lecture des panneaux est donc cinétique parce que le lecteur se trouve dans un mouvement unidirectionnel qu'il peut difficilement interrompre, et il est séquentiel parce que les panneaux se suivent dans un ordre déterminé. Mais la lecture des panneaux est aussi discontinue. Comme on l'a vu, on ne prend pas la route pour lire des panneaux. Mais cette activité de lecture s'intègre à l'activité de circulation sur la voie publique et accompagne ponctuellement la conduite tout au long du trajet. Ce que le conducteur *lit* surtout pour circuler en toute quiétude, c'est la *route*, qui détermine en premier lieu la succession des actions qui constituent son activité de circulation. Or lire la route, c'est aussi lire les panneaux qui se trouvent sur le bas-côté⁴, puisque la circulation sur la voie publique est réglementée. L'activité de lecture au sens classique du terme se trouve certes reléguée en position secondaire, mais elle n'est pas accessoire. Les segments linguistiques sont certes en retrait, mais ils ne sont pas négligeables. Parler de *pseudo-textes* ne fait qu'éluder le problème. Avec les panneaux, on a affaire à la lecture d'un objet (la route) qui implique l'interprétation de signes divers, notamment des signes linguistiques quand la prescription ou l'information à délivrer ne peut être signifiée par d'autres moyens sémiologiques.
- 33 Si l'on considère les panneaux isolément, on a affaire à des énoncés plus ou moins brefs soumis aux contraintes spatiales de l'écrit, dans lesquels c'est la spatialisation qui structure l'information verbale et non verbale. Mais si l'on considère « le discours routier, formé par la succession des messages au bord de la route, qui peut être considéré comme linéaire pour le conducteur » (Mounin 1970 : 163), on retrouve dans le mode de lecture cinétique et séquentiel des panneaux les contraintes temporelles de l'oral et l'on discerne mieux la corrélation entre ce mode de lecture particulier et le caractère secondaire de l'activité de lecture par rapport à l'activité pratique que ces textes régulent : on fait un trajet en voiture, par exemple, plutôt qu'on ne part lire des panneaux, comme on fait une recette plus qu'on ne la lit.
- 34 C'est de ce point de vue du mode de lecture que le problème de la textualité des panneaux reçoit un éclairage nouveau. Comme dans une recette de cuisine, on a affaire

à une succession d'indications et de consignes qui doivent conduire à réaliser correctement l'activité régulée. Mais cette activité impliquant un déplacement de la part du récepteur devenant sujet-agent des actions indiquées, ces indications et consignes se succèdent de manière discontinue et leur cohérence dépend de leur rapport avec l'espace physique changeant dans lequel le lecteur circule. En ce sens, le texte qui fait l'objet du discours routier consiste dans l'ensemble des panneaux qui jalonnent un trajet. En d'autres termes, c'est le lecteur usager du code de la route qui définit l'extension du texte en se fixant un itinéraire. Ce mode de lecture particulier, lié aux fonctions socio-discursives des panneaux, détermine ainsi un régime de textualité particulier.

5. L'écrit en tension entre linéarité et tabularité

5.1 La linéarité du discours mise en question à l'écrit

- 35 Alors qu'il reste « généralement convenu que la lecture est un processus linéaire », « la notion de linéarité ne s'applique pas à de nombreux types d'activité déployés dans la lecture du livre ». Les réflexions que Vandendorpe (1999 : 41) propose sur la lecture de la page d'un livre peuvent également s'appliquer aux panneaux : « l'écrit nous permet d'échapper à la linéarité, car l'œil peut embrasser la page d'un seul regard, tout comme il peut se poser successivement sur divers points, choisis chaque fois en fonction de critères différents » (1999 : 42). Ainsi, comme le propose Anis, l'écriture est « non linéaire parce que multidimensionnelle » (2000 : 7), et il s'agit de porter attention aux « contraintes porteuses de sens » auxquelles obéit la spatialisation des textes : « plus elle est grande, plus on s'éloigne du texte comme ruban » (2000 : 8), et plus entrent en jeu dans la réception et l'interprétation des segments linguistiques des paramètres graphiques.
- 36 Les panneaux, même si leur statut textuel reste en discussion, représentent un cas exemplaire qui suggère de reconsidérer la linéarité du texte écrit, d'abord au niveau de leur organisation interne. Celle-ci se fait en effet au moyen de différents éléments de segmentation : les panneaux eux-mêmes, qui enserment une unité d'information, les retours à la ligne, la typographie, qui rend certains segments plus saillants que d'autres, l'encadrement de certains segments au sein du panneau, qui se trouve ainsi organisé en différents modules. Dans les panneaux, le texte est à la fois soumis aux contraintes matérielles de son support et aux contraintes discursives qu'imposent ses fonctions pragmatiques : le lecteur d'un panneau doit saisir et éventuellement sélectionner en un seul regard l'information pertinente, surtout lorsqu'il s'agit de prescription.
- 37 Au niveau de l'unité du panneau, malgré le rôle sémantique de la spatialisation de l'information, on retrouve cependant une certaine linéarité du signifiant linguistique ; toutefois, linéarité ne signifie pas alors que les segments linguistiques peuvent figurer sur une seule « ligne » visuelle, mais que selon le mode de lecture traditionnel de l'écrit, le texte se lit de haut en bas. Par contre, il ne se lit pas nécessairement de gauche à droite, comme le suggère l'exemple [8], dans lequel on peut prendre connaissance du nom d'autoroute ou de ville avant de regarder l'indication de distance. Il s'agit donc d'une linéarité verticale plus qu'horizontale.

- 38 Mais si l'on considère une combinaison de panneaux comme en [20] par exemple, les différents panneaux paraissent à la fois interdépendants et relativement autonomes, si bien que cet ensemble textuel admet différents parcours de lecture. Par exemple, le conducteur qui n'a aucune intention de faire une pause pour visiter Éguzon, s'y nourrir ou s'y reposer ne prêterait pas même attention au panneau dès lors qu'il aura reconnu sa fonction, tandis que l'œil d'un conducteur endormi pourrait être directement attiré par le lit symbolisé avant de remonter à l'indication de distance puis s'attarder sur le nom de la ville, sans nécessairement lire les autres informations diverses qui coexistent sur le panneau avec celles-ci, d'autant que l'autoroute sur laquelle il se trouve (indiquée par le cartouche) ne lui permet guère de s'égarer dans sa lecture. Alors que le texte est produit sous une forme linéaire, les segments de texte se suivant logiquement de haut en bas et de gauche à droite (ou de droite à gauche), la réception du texte admet une recomposition qui inverse l'ordre linéaire. On remarque d'ailleurs que cette sélection de l'information est facilitée par une segmentation du texte qui s'organise sur plusieurs panneaux juxtaposés les uns aux autres, chaque unité d'information ainsi isolée étant dépendante des autres présentes sur le même poteau mais ayant également une relative autonomie.
- 39 Ainsi, l'organisation graphique des panneaux et l'organisation visuelle des poteaux combinant plusieurs panneaux est telle que la saillance graphique et visuelle des éléments de l'espace graphique (qu'il faut alors considérer à l'échelle du poteau susceptible de combiner plusieurs panneaux et non plus du simple panneau) hiérarchise l'information pour l'exprimer d'une manière aussi efficace que possible en facilitant son appréhension mais aussi sa sélection. L'idée que l'information puisse être sélectionnée intervient surtout concernant les panneaux informatifs, qui seuls se trouvent combinés en ensembles ou poteaux complexes. D'ailleurs, la valeur illocutoire des panneaux prescriptifs est d'autant mieux exprimée que son expression se fait en termes brefs : un rond blanc bordé de rouge intime une interdiction, reste à en connaître la portée, et un pictogramme peut suffire à la déterminer, ou pas :

[21]

5.2 Tabularité du texte écrit

- 40 Pour rendre compte de modes de lecture où la linéarité du discours est mise en cause, Vandendorpe puis Florea proposent la notion de tabularité. Pour le premier, elle désigne « la possibilité pour le lecteur d'accéder à des données visuelles dans l'ordre qu'il choisit, en cernant d'emblée les sections qui l'intéressent » (1999 : 41), elle « correspond à une exigence de mise en forme des textes de type informatif, de manière à en permettre une appropriation aussi efficace que possible par le lecteur » (1999 : 64). En effet, « découper le texte en éléments divers convient très bien

à la communication d'informations variées que le lecteur pourra sélectionner suivant ses intérêts » (1999 : 65). La signalisation routière consiste à prescrire des règles d'action mais aussi à informer et orienter l'utilisateur. La présentation de l'information dans des panneaux de direction hiérarchise ainsi l'information selon des règles qui permettent au lecteur averti de sélectionner immédiatement l'information qui lui est pertinente.

- 41 Florea remarque également que dans un régime de textualité tabulaire, ce sont « la topographie et la mise en page qui balisent la lecture » et que l'appropriation du texte par le lecteur est déterminée « par l'organisation spatiale du matériau signifiant » (2009 : 181). Alors que Vandendorpe insiste sur la tabularité du livre, Florea propose d'appliquer ce régime de textualité à d'autres supports (et genres), en particulier à l'hyperstructure journalistique. La notion de tabularité permet ainsi de rendre compte d'un parcours de lecture relativement ouvert, où le lecteur joue un rôle important et a la possibilité « d'entrer dans le texte par plusieurs portes » (2009 : 181). Car « c'est en effet souvent le lecteur qui fait exister le texte en tant qu'objet unifié » (2009 : 189).
- 42 C'est sur cette idée que propose d'insister Athéa en examinant la lecture des documents numériques. Face à l'hypertexte, qui lui permet de naviguer à son gré d'un texte à l'autre via des mots-clés, « le lecteur bâtit son parcours, en décidant du cheminement personnel (...) en fonction de son contexte situationnel » (2015 : 220). Même si dans les panneaux la contrainte illocutoire est plus forte et la succession des panneaux imposée, c'est en définitive le conducteur-lecteur qui décide de son cheminement personnel et qui construit son *parcours de lecture*. Une des propriétés de ce mode de lecture de l'hypertexte se retrouve d'ailleurs dans les panneaux, en particulier les panneaux informatifs : « pendant (son) parcours, des passages peuvent être délaissés (par le lecteur), des difficultés sautées, sans que cela entraîne des conséquences dramatiques pour l'interprétation, car le seul juge de l'efficacité de la lecture est le lecteur lui-même, puisque c'est lui qui fixe les critères de sa réussite » (2015 : 221). Bien que les panneaux soient des textes juridiquement codifiés, il convient en effet de prendre d'emblée en compte les errements possibles du lecteur par rapport aux injonctions du texte, d'autant que la codification de ces textes normatifs vise à limiter au maximum les premiers pour conférer une efficacité optimale aux secondes.
- 43 La notion de tabularité, comprise comme un régime de textualité lié à un mode de lecture particulier, permet donc de rendre compte de l'organisation de l'information, verbale et non verbale, au sein de certains panneaux et de l'organisation simultanée des panneaux entre eux sur un même poteau, mais aussi de la succession de ces poteaux portant un ou plusieurs panneaux. Les textes que forment les panneaux peuvent être considérés comme tabulaires dans la mesure où ils sont « composés de modules plus petits, qui peuvent être sémiotiquement hétérogènes mais à dominante linguistique, et dont la combinaison forme un texte, c'est-à-dire un tout qui représente plus que la simple somme des parties qui le composent » (Florea 2009 : 181). Cependant la linéarité temporelle du discours se retrouve dans la dimension cinétique et séquentielle de la lecture des panneaux. Mais il ne s'agit pas alors de la linéarité des segments linguistiques mais d'un discours constitué d'une succession d'unités sémiotiquement hétérogènes qui mettent en œuvre la multimodalité de l'écriture.
- 44 En mettant au cœur du processus de constitution du texte écrit le lecteur – ce récepteur qui met à profit l'énonciation indirecte pour prendre toute liberté qui lui plaise vis-à-vis du texte, y compris de ne pas le lire – il est ainsi possible de rendre compte de

l'hétérogénéité sémiotique et de la linéarité d'un texte qui accompagne une activité pratique, à la manière d'une recette.

Une écriture hybride ?

- 45 Au cours de notre cheminement, nous avons observé d'abord que les panneaux de signalisation routière présentent une imbrication complexe de matériau linguistique et non linguistique qui impose de reconsidérer les éléments signifiants du texte écrit, voire de reconsidérer les limites entre linguistique et non linguistique. Les panneaux constituant des écrits conçus indépendamment d'une réalisation orale, il est ainsi apparu que la spécificité de tels textes réside dans le caractère multidimensionnel des ressources signifiantes mises en œuvre. Cela a posé différents problèmes concernant le statut textuel des panneaux de signalisation. En premier lieu, celui de la rareté et de la brièveté du matériau linguistique, qui s'inscrit dans la mise en œuvre d'un code principalement visuel. En second lieu, le fait que l'activité de lecture soit subordonnée à une activité pratique a mis au jour le caractère discontinu des unités textuelles à considérer. L'hétérogénéité sémiotique et la discontinuité des panneaux conduisent ainsi à concevoir ces textes écrits en termes de discontinuités typographiques et spatio-temporelles. Dans les panneaux, ce sont en effet les discontinuités qui organisent le texte, au niveau spatio-temporel, au niveau visuel et graphique et au niveau syntaxique. Si les panneaux sont des textes, ce sont des textes non linéaires, du moins au sens habituel du terme.
- 46 Finalement, en mettant en corrélation la finalité pratique des panneaux et leur mode de lecture cinétique et séquentiel, nous pouvons considérer que la manière dont ils exploitent les différentes dimensions sémiologiques de l'écrit représente une marque du genre. Il convient donc d'accorder sa place à l'analyse de ces différentes dimensions pour expliquer le fonctionnement socio-discursif et le fonctionnement textuel de tels genres routiniers, extrêmement contraints, pour lesquels le concept même de texte est mis en question. Les panneaux ne sont pas en effet les seuls genres de l'écrit où les limites entre écriture de la langue et image vacillent.
- 47 Enfin nous avons vu que la dimension visuo-spatiale de l'écrit permet une organisation non linéaire des éléments signifiants et que les panneaux se présentent comme un cas exemplaire qui éclaire les différents paramètres à prendre en compte dans l'analyse de textes exploitant cette dimension. La communication écrite est ainsi à considérer aussi bien dans son aspect matériel que conceptuel. Les propriétés du support matériel sont en effet signifiantes, mais aussi la localisation de ce support dans l'espace. La syntaxe du support formel, c'est-à-dire le type de contenu qui se déploie dans l'espace graphique et son agencement, est signifiante également. Le discours écrit se présente donc d'abord comme un objet dont les propriétés participent de la signification du message véhiculé. Dès lors, le message écrit ne se limite pas à du matériau linguistique : non seulement les propriétés du support jouent un rôle dans sa signification, mais il est de plus susceptible de présenter une certaine hétérogénéité sémiotique, dont notre approche permet de rendre compte. D'une part la distinction des différents paramètres à considérer dans l'analyse des panneaux (propriétés du support matériel, syntaxe du support formel, nature du contenu de l'espace graphique) et d'autre part la prise en compte de leurs finalités pratiques permettent d'éclairer et préciser l'analyse d'écrits variés, appartenant à divers genres, aux niveaux discursif, textuel et syntaxique.

- 48 Il est apparu également qu'en mettant le lecteur et le mode de lecture au centre du processus d'interprétation mais aussi de production du texte (selon sa visée communicationnelle), il est possible d'appréhender les règles de spatialisation de l'information et l'hétérogénéité sémiotique de ces genres écrits particuliers. La publicité, les enseignes, les panneaux et les signalisations de toutes sortes exigent d'adopter, pour aborder les données linguistiques qu'ils fournissent, une approche sémiolinguistique de l'écrit, qui rende compte de la multimodalité de l'écrit et qui permette peut-être aussi d'échapper au phonocentrisme alphabétique. Comme le rappelle Anis, le lien est « parfois distendu mais jamais rompu entre le texte et l'image » (2000 : 6), et le principe logographique subsiste dans les écritures alphabétiques. En ce qui concerne les panneaux de signalisation routière, cette approche permet donc de rendre compte de la spatialisation de l'information et de sa dimension visuelle, mais elle peut également conduire à reconsidérer les signes visuels comme les pictogrammes, par exemple, dont le statut sémiologique reste à analyser. Des études montrent ainsi que l'interprétation des pictogrammes met en jeu des compétences relevant de la littératie. Leurs conclusions mettent en cause le caractère iconique des pictogrammes, si bien qu'elles proposent de parler d'idéogrammes⁵. Par ailleurs, les nouvelles technologies de l'écrit donnent une résonance nouvelle à cette question, notamment à travers l'emploi des émoticônes. Le français ne connaît-il qu'une écriture alphabétique ? C'est la question que ces données conduisent à poser.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M., 2001, « Types de textes ou genres de discours ? Comment classer les textes qui disent de et comment faire ? », *Langages* 141, 10-27.
- ADAM, J.-M., 2013, « Qu'est-ce qu'un texte ? », MoDyCo, Paris, 19 mars 2013.
- ANIS, J., 1983, « Visibilité du texte poétique », *Langue française* 59, 88-102.
- ANIS, J., 2000, « Vers une sémiolinguistique de l'écrit », *Linx* 43, 29-44.
- ATHÉA, G.-V., 2015, « Regard sur la lecture des documents numériques », in *Linéarité et interprétation : 1. Perception de la linéarité : quelles interprétations ?* V. Amary, E. Roussel (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 211-227.
- BORDON, E., 2004, « Comment, les pictogrammes sont interprétés par des lecteurs ordinaires », *Communication et langages* 142, 43-52.
- EDELIN, F., 1999, « Linéarité et poésie visuelle » in *Langage et linéarité*, P. Cotte (éd.), Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 201-212.
- FLOREA, M.-L., 2009, « Tabularité : des textes aux corpus », *Corpus* 8, 177-196.
- KLOCK-FONTANILLE, I., 2005, « L'écriture entre support et surface : L'exemple des sceaux et des tablettes hittites » in *L'écriture entre support et surface*, M. Arabyan, I. Klock-Fontanille (éd.), Paris, L'Harmattan, 29-52.

MOUNIN, G., 1970, « Une étude sémiologique du code de la route », *Introduction à la sémiologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 155-168.

VAILLANT, P., BORDON, E. & SAUTOT, J.-P., 2008, « Interprétation des pictogrammes : genèse d'une compétence » in *Les âges de la vie : Sémiotique de la culture et du temps*, I. Darrault-Harris, J. Fontanille (éd.), Paris, PUF, 251-296.

VANDENDORPE, C., 1999, *Du papyrus à l'hypertexte : Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Paris, La Découverte.

VÉDÉNINA, L. G., 1989, *Pertinence linguistique de la présentation typographique*, Paris, Peeters/Selaf.

NOTES

1. Les abréviations de noms d'unités de mesure se retrouvent dans d'autres genres brefs procéduraux (voir Adam 2001), par exemple dans les recettes, où les unités de mesure courantes sont cependant différentes : alors que le discours des panneaux évoque le tonnage de véhicules ou des distances, celui des recettes évoque des litres, des grammes, des cuillères à soupe, etc.
2. Le corpus sur lequel nous fondons nos réflexions se compose d'une sélection de panneaux extraits du site d'aide à la préparation de l'examen du code de la route passe-toncode.fr. Nos analyses ont essentiellement porté sur les panneaux présentant au moins un élément verbal, c'est-à-dire au moins une lettre ou un chiffre.
3. Voir l'art. 4 de la *Convention sur la signalisation routière (ensemble neuf annexes) signée à Vienne le 8 novembre 1968* (désormais Convention). Cette Convention, sur laquelle se fondent notamment nos analyses et à laquelle nous ferons donc allusion, établit un système de signalisation routière uniforme au niveau international et décrit précisément le code sémiotique qu'elle prescrit.
4. Nous laissons pour l'instant de côté les inscriptions marquées directement sur la chaussée, autre mode de signalisation dont l'analyse révélerait également des choses intéressantes.
5. Voir Bordon (2004) et Vaillant, Bordon & Sautot (2008).

RÉSUMÉS

Bien que l'on considère volontiers la signalisation routière comme un système de signes non linguistiques, force est de constater qu'elle intègre des éléments verbaux qui se combinent étroitement avec des éléments non verbaux. Nous adoptons pour analyser cette hétérogénéité sémiotique une conception sémiolinguistique de l'écrit qui permet d'appréhender toutes les dimensions du texte écrit, aussi bien linguistiques que graphiques. Mais les panneaux sont-ils des textes ? C'est l'autre problème que ces données posent à l'analyse, étant donné l'hétérogénéité sémiotique, le mode d'organisation et le mode de lecture spécifiques des panneaux. En particulier, la spatialisation de l'information met en question la linéarité de l'écrit.

Nous commençons dans cet article par illustrer l'hétérogénéité sémiotique des panneaux et la manière dont ils mettent en œuvre un système de communication linguistique. Nous montrons ensuite que la dimension visuelle prime dans l'interprétation d'un texte écrit, et que tous les paramètres matériels et graphiques concourent à sa signification. Nous nous interrogeons par la suite sur le statut textuel des panneaux, puis nous examinons la finalité pratique et le mode de

lecture des panneaux, qui impliquent un régime de textualité particulier. Il apparaît enfin qu'un tel dispositif de communication met en question la linéarité du discours écrit, aux différents niveaux de son articulation.

Although road signs are usually considered as constituting a non-linguistic sign system, they do combine verbal and non-verbal elements. To analyse this semiotic heterogeneity, we adopt here a semiolinguistic approach to written language which allows us to take into account all dimensions of written language, namely linguistic and graphic dimensions. Yet, when one considers the semiotic heterogeneity of road signs, their specific spatial design, and how they are to be read, the question about whether road signs are texts arises. In particular, the spatialization of information challenges the linearity of written language.

In the first part of this paper, we look at the semiotic heterogeneity of road signs. Then we demonstrate that the visual dimension is essential when interpreting a written text, with concrete and graphic factors also playing a role in its meaning. Next, we examine whether road signs are "texts". Then, we consider the practical function of road signs, and the way of reading them, which imply their specific textuality. We conclude on the fact that this communication mode challenges the linearity of written language at different levels.

INDEX

Mots-clés : hétérogénéité sémiotique, support, spatialisation, linéarité, mode de lecture

Keywords : semiotic heterogeneity, medium, spatialization, linearity, way of reading

AUTEUR

AGATHE CORMIER

Laboratoire MoDyCo (UMR 7114)